

MASON & DIXON

Thomas Pynchon

MASON & DIXON

R O M A N

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Christophe Claro
et Brice Matthieussent*

*Ouvrage publié et traduit avec le concours
du Centre national du livre*

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

Mason & Dixon

ÉDITEUR ORIGINAL

Henry Holt and Company, Inc.

© Thomas Pynchon, 1997

ISBN original 0-8050-3758-6

ISBN 978-2-0211-4034-7

(ISBN 2-02-032792-9, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, janvier 2001, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Melanie,
et pour Jackson

Les traducteurs tiennent à remercier Thomas Pynchon pour la précision de ses explications, sa patience et sa célérité, ainsi que les auteurs du lexique «Mason & Dixon» en ligne sur le site internet «HyperArts».

Un

Latitudes et partances

Les Boules de neige ont tracé leur Arc, étoilé les flancs des dépendances, comme ceux des cousins, emporté les couvre-chefs dans la Brise qui souffle de la Delaware, – on rentre les lugés, leurs patins sont soigneusement essuyés et graissés, on dépose les souliers au fond du Vestibule, s’ensuit une descente en chaussettes sur la vaste Cuisine, à dessein en grand branle depuis le matin, ponctuée par le tintement des couvercles des diverses casseroles et marmites d’où montent des Odeurs d’épices, de fruits pelés, de graisse de rognon, de sucre chauffé, – les enfants, ayant tous prestement, au Rythme enlevé de la cuiller dans la pâte, soutiré et dérobé à force de cajoleries ce qu’ils pouvaient, se réfugient, comme chaque après-midi de cet Avent neigeux, dans une pièce confortable sise à l’arrière de la Maison et livrée depuis des années à leurs insoucians Assauts. Ici, l’on a entreposé une longue table de menuisier tout éraillée, flanquée de deux bancs désassortis, appartenant à la branche familiale du Comté de Lancaster, – du mobilier Chippendale de médiocre ouvrage, comprenant une façon du célèbre Sopha chinois, avec un haut dais à l’abondante étoffe pourpre facile à déployer afin d’aménager une tente douillette et pénombreuse, – quelques chaises dépareillées expédiées d’Angleterre avant la Guerre, – la plupart en pin et merisier, fort peu en acajou, hormis une sinistre et merveilleuse table de jeu qui offre cette médiocre fibre en forme de vagues que les ébénistes nomment Cœur Errant, et qui est la cause d’une Illusion de profondeur que les enfants ont contemplée pendant des années comme s’il s’agissait des pages illustrées d’un Livre... ainsi que d’innombrables char-

nières, mortaises à coulisse, loquets cachés, et compartiments secrets que ni les jumeaux ni leur Sœur ne sauraient prétendre avoir tous explorés. Au mur, relégué dans ce repaire de sapa-jous, parce qu'évoquant une époque qu'il est préférable d'oublier, et reflétant la quasi-totalité de la pièce, – le tapis et les tentures légèrement effilochées, le chat Moustache aux aguets sous les meubles, ses yeux joliment pensifs à l'affût de tout ce qui se pourrait manger, – est suspendu un Miroir dans un cadre gravé, commémorant la « Mischianza », ce mémorable Bal d'adieu donné en 77 par les Britanniques qui avaient occupé Philadelphie, peu de temps avant leur Retrait.

En cette année 1786 finissante, alors que la Paix a été conclue et que le Pays n'a de cesse de se quereller et de se démembrer, les blessures, soit du Corps, soit de l'Esprit, grandes comme petites, sont encore sensibles, point toutes solennisées, et même trop peu relatées. La neige recouvre tout Philadelphie, d'un fleuve à l'autre, et les berges distantes ont à ce point disparu derrière des rideaux de brume glacée que la Ville semble à cette heure une île au milieu de l'Océan. Étangs et rivières ont gelé, et les arbres scintillent jusqu'au plus petit rameau, – des nervures de Lumière concentrée. Marteaux et scies se sont tus, les briques forment des monticules sous la neige, les moineaux de la ville, en gerbes mouchetées, quittent ou retrouvent leurs Abris de fortune, – le Ciel crépusculaire, ses nuages façonnés par le vent en crayeuses traînées, s'étend au-dessus des Northern Liberties, de Spring Garden et de Germantown, la Lune montante aussi pâle que les congères, – de la fumée sort des cheminées, on laisse les traîneaux pour rentrer chez soi, les tavernes s'animent, – le café fraîchement passé coule à flots, porté de pièce en pièce d'un bout à l'autre de la Maison, tandis que le madère, qui a toujours copieusement arrosé les réunions dans ces Régions, est aujourd'hui ajouté, tel un antique Élixir, à la bouillante marmite de la Politique, – car, en cet Avent, l'Avenir est aussi impossible à déterminer que la Distance qui nous sépare d'un Astre.

C'est devenu une habitude pour les jumeaux et leur Sœur, et pour les amis, jeunes ou vieux, qui parviennent jusqu'en ces Lieux, que de se rassembler l'après-midi pour entendre leur

Oncle et grand voyageur, le Rév^d Cherrycoke, raconter une histoire, lequel est revenu en octobre dernier pour les Funérailles d'un très vieil ami, – trop tard, en fait, pour le voir porté en terre, – et a prolongé son séjour chez sa Sœur Elizabeth, l'épouse, depuis nombre d'années, de M. J. Wade LeSpark, un négociant respecté et zélé à la Ville, maître juré Sultan chez lui qui a pris soin de faire entendre au Rév^d, sans pour autant le lui formuler expressément, qu'il avait tout loisir de rester aussi longtemps qu'il parviendrait à divertir les Enfants, – mais qu'un trouble excessif survienne importunément, et *ouste!* il devra prendre la porte, derrière laquelle l'attend le cruel Couperet de l'Hiver.

Ainsi ont-ils entendu la Fuite hors du Pays des Hottentots, le Rubis maudit de Mogok, les Naufrages aux Indes Orientales et Occidentales, – un tissu d'Aventures et de Curiosités hérodotiques et choisies, selon le Rév^d, pour leur vertu morale, d'autres épisodes restant tus, impropres qu'ils sont à de jeunes oreilles. Les enfants, comme à l'accoutumée, n'ayant point voix au chapitre.

Tenebræ s'est assise avec ses travaux d'aiguille, un ouvrage dont la taille et la difficulté sont déjà débattues dans la Maison, la brodeuse gardant quant à elle le silence, – sur ce sujet, du moins. Annoncés par le Télégraphe nasal, les jumeaux font leur apparition, porteurs de la vieille cafetière en étain qui laisse échapper des bouffées de vapeur, et d'un grand panier dévoué aux Appétits saccharomaniaques, remplis à ras bord de beignets roulés dans le sucre encore brûlants, de châtaignes glacées, de fouaces, de bugnes et de tartelettes.

« Qu'est-ce que cela ? Ma foi, mes petits, vous lisez dans mes pensées.

– Voici votre café, Tonton... la dernière fois vous avez parlé dans votre sommeil », déclarent les jumeaux en déposant les douceurs le plus près d'eux, tout dans cette pièce demeurant à la disposition générale dans la mesure du possible.

Nul n'ayant pu s'accorder quant à qui était l'aîné et qui le puîné, les jumeaux ont été nommés Pitt et Pline, afin que chacun puisse être qualifié d'ancien ou de jeune comme il lui sied au jour le jour, ou pour faire endêver son Frère.

« Pourquoi n'avons-nous pas eu droit à un récit des Amériques ? demande Pitt en grappillant sur son beau jabot des miettes de pudding de Philadelphie.

– Avec des Indiens, et des Français, renchérit Pline, dont le moindre geste envoie çà et là des miettes de biscuit.

– Des Françaises, tant qu'à faire, murmure Pitt.

– Il ne nous est pas aisé d'être pieux tous les deux, avertit Pline.

– Cela fait vingt ans, se souvient le Rév^d, que nous avons franchi les Monts Alleghany, et contemplé l'Ohio, – de vrai, une Révélation, des champs à perte de vue –, Mason et Dixon, et les McClean, Darby, Cope, non, Darby n'était pas là en 66, – mais il n'importe, le vieux M. Barnes et le jeune Tom Hynes, ce fripon... j'ignore ce qu'il est advenu d'eux... certains ont fait la Guerre, d'autres ont choisi la Paix malgré tout, d'autres ont prospéré, d'autres encore ont tout perdu. Quelques-uns s'en sont allés au Kentucky, et d'autres, – comme ce pauvre Mason, – s'en sont allés tout court.

« Cela remonte à quelques années avant la Guerre, – ce que nous étions allés faire ensemble dans ce Pays était courageux, scientifique au-delà de mon Entendement et en définitive insignifiant, – nous installions une Ligne de partage large de vingt-quatre pieds au cœur d'une région sauvage, en direction de l'Ouest, afin que de séparer deux droits de propriété accordés quand le Monde était encore féodal, mais que la Guerre d'Indépendance devait invalider huit ans plus tard. »

Aujourd'hui, Mason n'est plus, et le Rév^d Cherrycoke, venu en ville seulement pour lui rendre hommage, prolonge son séjour à la faveur des premières froidures, quand il fait bon s'installer près de l'âtre et que les plats exquis d'arrière-saison font leur apparition sur les tables. Il comptait partir depuis des semaines, mais s'aperçoit qu'il ne peut se détacher. Il se fait un devoir, chaque jour, d'aller visiter, même vite, la Tombe de Mason. Le bedeau a accoutumé de le saluer. Il y a peu, au beau milieu de la nuit, il s'est réveillé persuadé que c'était lui qui avait hanté Mason, – que, telle une ombre chagrine, il attendait de Mason, fraîchement disparu, son assistance en un certain point.

« Après avoir perdu des années, commence le Rév^d, à par-
faire un masque de Pasteur, – à vieillir sous le couvert d’une
Identité usurpée qui ne requit jamais guère plus qu’une poi-
gnée d’astuces de comédien, – à laisser derrière moi mon goût
pour le Danger et l’appétit de tout ce qui aurait pu advenir,
mais qui jamais n’osa le faire, j’échouai sur ces rives Répu-
blicaines, – défoncé, démâté, débilite par l’âge, – greffier
indigne de confiance auquel les quelques Événements qui
s’entrechoquent encore dans sa Mémoire fêlée doivent fournir
le seul réconfort qu’il lui reste désormais...

– Oncle, intervient Tenebræ en feignant l’étonnement, vous
qui ce matin paraissiez si jeune, – ma foi, jamais je n’aurais
cru cela.

– Douce Brae. C’est extrait de ma *Relation Secrète*, bien sûr.
Je ne pensais pas exprimer la chose de la sorte en une telle
compagnie.

– Et donc... »

Tenebræ répond au clin d’œil de son Oncle par son coutu-
mier battement de cils.

« Cela commence par une pendaison.

– Parfait ! » s’écrient les jumeaux.

Le Rév^d, sortant alors un vieux cahier tout éraillé et couvert
d’un mauvais cuir, commence à lire :

« Aurais-je été le premier Ecclésiastique des Temps
modernes à me balancer à la potence de Tyburn, – m’aurait-on
alors pris pour mort, alors que seulement de passage dans les
mornes Corridors de la Syncope, suite à l’ultime pot de bière,
une cohorte de carabins tapageurs aurait-elle emporté mon
prétendu Cadavre sous les sombres voûtes de leur Faculté,
– me serais-je alors “réincarné” en un Être d’une conception
radicalement nouvelle, en laquelle notre Sauveur, – si étrange
que cela puisse paraître à l’Époque de Wesley et Whitefield,
– bien que présent, n’aurait point figuré aussi fondamentale-
ment que dans la plupart de Ses Sectaires, – quoi qu’il en
soit, – en tel cas je ressemblerais de près au Pasteur nomade
que vous avez sous les yeux aujourd’hui... »

– Mère dit que vous êtes le proscrit de la famille, remarque
Pitt.

– Ils vous paient pour que vous restiez à l'écart, dit Pline.

– Votre Grand-Père Cherrycoke, les enfants, a toujours tenu sa promesse de m'envoyer, par le moyen de certaines Compagnies affrétées, une somme précise à la pistole près et ponctuelle comme la Lune, – à n'importe quelle adresse en ce Monde, hormis une en Angleterre. L'Angleterre est son monde, et il s'obstine, même aujourd'hui, à me faire reproche de certains crimes que j'ai commis du temps de ma Jeunesse.

– Des crimes ! s'exclament d'une seule voix les garçons.

– Ma foi, c'est ainsi que les ont qualifiés des méchants...
Devant Dieu, c'est là une autre histoire...

– Que vous reprochait-on ? s'enquiert Oncle Ives. Ne voyez là, bien entendu, qu'un intérêt strictement professionnel. »

Un porte-feuilles vert passé sur l'épaule, à peine rentré d'une réunion au café, il va avoir droit ce soir à une Version légèrement plus guindée du même Épisode, – se sentant ici, avec les enfants, tel un Voyageur qu'une voiture dépose à la Nuit tombée parmi une populace inconnue, dans l'attente d'une correspondance, et qui, seul, à pied, aspire à faire bon usage, sinon tirer profit, de son Loisir.

« En sus d'autres accusations moins graves, répond le Rév^d, c'était l'une des Offenses les plus intolérables à cette époque, en comparaison de laquelle la pire Exaction commise par le bandit de grand chemin Dick Turpin semble une simple erreur de jeunesse, – un crime qu'ils avaient baptisé "Anonymat". A savoir que je faisais circuler publiquement des Placards que je ne signais pas. Je connaissais dans la région quelques garçons qui travaillaient la nuit et acceptaient de me laisser l'usage de leurs Presses, – quoi qu'il en soit, ce que j'y faisais imprimer relatait des crimes par moi observés, commis par les Forts sur les Faibles, – enclosures, évictions, verdicts d'assises, manœuvres militaires, – et j'y portais mention d'autant de Noms de coupables que j'en étais assuré, gardant par-devers moi ce que j'imaginai stupidement le mien propre, jusqu'au soir où je fus dénoncé et conduit à Londres, enchaîné, et enfermé dans la Tour.

– La Tour !

– Oh, ne les taquez pas autant, le prie Tenebræ.

– Ludgate, alors ? Il n’importe, c’était une Prison. Je dus attendre de me retrouver au milieu des rats et de la vermine, à l’extrémité glaciale d’un Avenir invisible, pour comprendre que mon nom ne m’avait jamais appartenu, – qu’il appartenait plutôt, tout ce temps, aux Puissants, lesquels m’interdisaient d’en changer, ou de le cacher, comme s’il s’agissait d’un Anneau au collier d’une Bête, attendant toujours qu’on y attache une laisse... Un de ces moments dont sont coutumiers, paraît-il, les Hindous et les Chinois, la Perte absolue de Soi, l’Union parfaite avec le Tout, ce genre de choses. D’étranges Lumières, des feux, des Voix incompréhensibles, – de vrai, les enfants, c’est la partie de ce récit où votre Oncle devient fou, – du moins est-ce ainsi que chacun se plaisait alors à m’envisager, selon son intérêt particulier. A cette époque, les Voyages sur mer étant le remède habituel à la Folie, mon Exil devint nécessaire pour les meilleures raisons médicales. »

Bien que mon dessein ait été d’embarquer sur un bateau de la Compagnie des Indes Orientales (continue le Rév^d), la route vers l’Est étant empruntée par une société jeune et enjouée avide de badinage maritime, de réunions tempétueuses et de duels sur terre, avec la flotte française comme perpétuel, – et pour certains, romantique, – danger, « Des pirates, mais en plus courtois », comme me l’avaient souvent assuré les Dames, – las ! ceux qui dirigeaient ma Destinée, ayant eu vent de ma préférence au dernier moment, s’arrangèrent prestement pour me faire transporter sur une petite frégate Anglaise qui faisait voile en solitaire, pour une longue durée, et ce en période de guerre, – le *Seahorse*, vingt-quatre canons, Cap^t Smith. Je me hâtai à Leadenhall Street pour me renseigner.

« Est-il possible que vous protestiez ? » Ainsi fus-je accueilli.

« Seriez-vous en train de dire qu’un sixième-rang est indigne de vous ? Préféreriez-vous rester à terre, et prendre vos quartiers à l’Asile de Bedlam ? Nombreux dans votre Situation sont devenus par la suite des hommes. Certains ont goûté là-bas des Existences enrichissantes. Ou s’il s’agit de quelque

envie d'Exotisme, nous pourrions vous arranger un séjour dans un Hôpital français...

– Une personne de ma condition saurait-elle même comment protester, Monseigneur ? Je vous dois tout.

– La Folie n'a point diminué votre mémoire. Fort bien. Gardez-vous des substances nocives, en particulier le café, le tabac et le chanvre indien. Si vous devez goûter ce dernier, n'en avalez point la fumée. Et entretenez votre Mémoire, jeune homme ! Voyagez sans crainte. »

Ainsi pourvu de ce conseil assurément bien intentionné qui se fondait dans le bruit des Vagues à l'œuvre derrière ma couchette, je me retrouvai à bord d'un Engin de Destruction, dans l'Espoir que la route de l'Est m'offrirait quelque élément paisible et divin, que la Civilisation Britannique, en s'aventurant à l'Ouest, aurait laissé derrière elle, – aussi la Consternation était-elle le dernier de mes sentiments quand, au lieu de la Gouverne surnaturelle des antiques lamas, apparut l'imposant Grenouillard – trente-quatre canons de Désastre et une seule Leçon.

A M. Mason, Assistant de l'Astronome Royal,
Greenwich

Très estimé Monsieur,

Ayant eu l'honneur d'être nommé votre Assistant, dans cette expédition pour Sumatra, afin que d'observer le Passage de Vénus, j'ose espérer ne point m'abuser en me présentant de la sorte. En dépit des garanties qu'ont pu vous donner MM. Bird et Emerson, et, je l'espère, quelques autres, quant à mes aptitudes, – et puisque vous êtes Assistant du Premier Astronome du Royaume, il serait étrange, – non point bizarre, bien sûr, mais inattendu, plutôt, – que vous ne nourrissiez point un doute professionnel, ou même deux, en regard de mes Qualifications.

Bien qu'il soit exact que dans mon propre travail j'ai recours davantage à la boussole qu'aux Astres, – cependant, ce qui me fait défaut en matière d'expérience céleste, je crois pouvoir le pallier par la diligence et une vive intelligence, – et puisque, de toute évidence, je ne peux prétendre à votre degré dans l'Art, Monsieur, c'est avec plaisir que j'adopterai, aussi rapidement qu'il est possible d'en profiter, toute suggestion que vous pourriez me donner afin d'élever mon propre niveau.

En ceci, ainsi qu'en tout le reste,

V^{tre} Ob^{ssant} S^{teur},

Jeremiah Dixon.

Quelques mois plus tard, alors qu'il n'est plus nécessaire de feindre autant qu'ils jugeaient devoir le faire, Dixon révèle que, pendant qu'il rédigeait ceci, il s'était délibérément gardé de boire.

« Me suis livré à vingt révisions, en rêvant tout ce temps de la pinte qui m'attendait au *Joyeux Mineur*. Puis de la pinte suivante, bien sûr, et ainsi de suite... laquelle devenait de plus en plus désirable à chaque phrase que je tournais, si vous me suivez... »

Mason, à son tour, avoue avoir failli jeter la Lettre, ayant remarqué qu'elle provenait du Comté de Durham, et ayant supposé qu'il ne s'agissait là que d'une de ces offres provinciales et désintéressées auxquelles il devait répondre après lecture au nom de l'Astronome Royal.

« Mais elle était si sincère, – je me sentis aussitôt honteux, – indigne, – à l'idée qu'une honnête Ame de la campagne m'es-time aussi avisé. – Ahhrr ! amère illusion... »

A M. Jeremiah Dixon,
Bishop Auckland, Cmté de Durham

Monsieur,

J'ai reçu votre courrier du 26 dernier et vous suis très obligé de votre aimable sentiment. – Je crains cependant qu'il vous appartienne davantage de nourrir des Doutes à mon endroit, car je n'ai jamais instruit personne, sur aucun sujet, ni ne serais très apte à le faire. Quoi qu'il en soit, – de grâce n'hésitez point à m'interroger, car je m'efforcerai toujours de vous répondre honnêtement, – même si cela ne doit point être sans doute *in toto*.

Chacun d'entre nous se devra de posséder sa propre Lunette à verres juxtaposés, par M. Dollond, muni de ses récents et merveilleux Prismes achromatiques, – la Pendule de M. Elliott, – et bien sûr le Compas de votre M. Bird, – qui ne sera pas de trop pour notre affaire, croyez-moi !

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S À LONRAI (61)
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2008. N° 96698 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE